

Erman, Sermon. 1171













S E R M O N  
SUR LE DEVOIR DE PRIER POUR  
LES ROIS.

---

PRONONCÉ  
DANS L'EGLISE FRANÇOISE DE POTSDAM  
LE 25. SEPTEMBRE 1791  
JOUR DE NAISSANCE  
DE SA MAJESTÉ.

A L'OCCASION

DES PROCHAINES SOLEMNITÉS DE LA COUR

PAR

MONSIEUR ERMAN.

MINISTRE DU SAINT EVANGILE ET PASTEUR DE L'EGLISE  
RÉFORMÉE FRANÇOISE DE POTSDAM.

---

BERLIN,

IMPRIMÉ CHEZ JEAN FRÉDÉRIC UNGER.



Abgegeben  
von der  
Kgl. Hansbibliothek  
1890.

[George] Erman

(1791)



1947 K 2688



AU ROI.





SIRE,

*Mon cœur est pénétré pour VOTRE MAJESTÉ des sentimens du plus tendre amour et de la plus vive gratitude.*

*Chacune des années du glorieux règne de VOTRE MAJESTÉ a été marquée par quelque bienfait signalé pour l'Eglise dont je suis Pasteur, et au bien-être de laquelle je m'intéresse de toutes les puissances de mon ame.*

*Daignez, SIRE, recevoir favorablement, comme une foible ex-*

*pression des sentimens de cette  
Eglise et des miens, le sermon que  
j'ose présenter très respectueusement  
à VOTRE MAJESTÉ*

*Je suis avec un profond respect,*

*SIRE*

*DE VOTRE MAJESTÉ*

*Potsdam, ce 25. Septembre*

*1791.*

*Le très humble, très obéissant et très soumis  
serviteur et fidelle sujet*

*ERMAN.*



---

Texte.

J'exhorte qu'avant toutes choses on fasse des requêtes, des prières, des supplications et des actions de grâces pour tous les hommes; pour les Rois, et pour tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté. Car cela est bon et agréable devant Dieu notre sauveur.

I Epître à Timothée Chapitre II. v. 1--3.

S'il est un caractère honorable à la religion de *Jesus* et qui doive nous la faire chérir, c'est assurément, mes chers

Auditeurs, le soin qu'elle prend de consolider les divers liens d'union réciproque qui subsistent entre les hommes. Vous connoissez, Chrétiens, vous respectez sans doute et vous chérissez, autant qu'ils méritent de l'être, les liens nouveaux et jusqu'alors inconnus que la religion du sauveur établit entre tous les humains et pour le tems et pour l'éternité. Mais indépendamment de ces noeuds plus forts, plus durables que tous les autres, seuls éternels, et dont je ne prétends point parler aujourd'hui, voyez comme notre bienfaisante religion tourne au profit de celles même de nos relations qu'elle trouve déjà subsistantes, qui ne lui doivent point leur origine, et aux quelles elle peut sembler au premier coup d'oeil tout à fait étrangère; voyez comment elle consacre par mille préceptes, appuyés d'autant d'exemples, je ne dis pas seulement les liaisons de la



nature, du sang, de l'amitié; je dis toutes les diverses relations sociales qui assurent le repos et le bonheur du genre humain. Elle sait les rendre à la fois et plus respectables et plus utiles; plus respectables en nous faisant remonter à leur origine, plus utiles en nous éclairant sur leur destination.

C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que la religion s'intéresse particulièrement à cette ancienne et touchante relation qui unit les rois et les peuples. Loin de porter atteinte au contrat mutuel qui lui sert de base, elle lui donne au contraire la plus inviolable sanction en le plaçant sur les autels sacrés du suprême dominateur des rois et des nations. Nous vous prions d'observer ici, mes chers Auditeurs, combien la doctrine de l'Evangile, ou si vous le voulez, la philosophie Chrétienne, l'emporte à cet égard sur les systèmes irrégieux de plusieurs

prétendus philosophes de nos jours. Si vous avez eu occasion de lire les ouvrages assez généralement répandus de ces derniers, vous savez que s'efforçant de renverser d'une main le trône inébranlable du *roi des rois*, \*) qui du haut des cieux se rit de leurs téméraires desseins, ces hommes imprudens, je devrois dire ces hommes audacieux et criminels s'appliquent soigneusement à sapper, de l'autre main, les fondemens sur lesquels sont assis les trônes humains, et se félicitent en secret de les voir, en plus d'une contrée, chancelans et prêts à ensevelir peuples et rois sous leurs débris fumans. A les entendre la force, la violence seule ont élevé ces trônes; » *le premier roi*, » nous disent-ils, » *fut un soldat heureux*. » Dans leurs peintures exagérées, ils se plaisent à donner aux rois les couleurs qui conviennent aux

\*) Apoc. I. v. 5.



seuls tyrans; et plus ils savent présenter d'une manière ingénieuse, séduisante et plausible leurs maximes sur la liberté naturelle de l'homme, sur le prix et la douceur d'une indépendance absolue, plus ces dangereuses maximes sèment le désordre et le trouble dans les sociétés humaines. De là ces fermentations au sein des peuples, dont l'histoire la plus récente de nos jours fournit plus d'un exemple, de là ces révoltes honorées du nom pompeux de révolutions.

Comparez au langage incendiaire de ces perturbateurs du repos public, le langage de *Jesus* et de ses Apôtres. *Rendez*, disoit *Jesus-Christ*, à ceux de ses contemporains qui vouloient l'engager à autoriser l'esprit d'insubordination alors régnant dans la *Judée*, en refusant de payer le tribut imposé par les *Romains*; *Rendez à Cesar ce qui appartient à Cesar*;<sup>\*)</sup>

<sup>\*)</sup> Matth. XXII. v. 21.



et pour nous faire sentir combien ce devoir lui semble important, il le place à côté du sacré devoir de *rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu*. \*) *Soyez soumis*, dit l'Apôtre *Saint - Pierre*, \*\*) *aux puissances humaines pour l'amour de Dieu, soit au roi, comme à celui qui est par dessus tous les autres, soit aux gouverneurs, comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir les méchants et récompenser les gens de bien. Comme libres, non de cette liberté qui sert de voile à la méchanceté, mais comme serviteurs de Dieu. Portez honneur à tous. Aimez tous vos frères. Craignez Dieu, honorez le roi. Et Saint - Paul aujourd'hui nous exhorte à faire pour nos rois des prières, des requêtes — il semble accumuler à dessein les termes les plus forts, pour rendre son exhortation plus*

\*) *ibid.*

\*\*) 1 *Pierre II. 13 et suiv.*

pressante — *des prières, des requêtes, des supplications et des actions de grâces.*

Cet usage, si conforme à l'esprit du Christianisme, de *prier pour les rois* a été de tout tems observé et s'est conservé jusques à nos jours dans les Eglises Chrétiennes. Vous savez, mes chers Auditeurs, que dans tous nos exercices publics de dévotion, nous recommandons chaque fois à la protection divine nos rois, leur famille, le succès de leurs entreprises et la gloire de leur règne.

Faudroit-il vous exhorter à le faire surtout aujourd'hui? ou plutôt héritiers des sentimens patriotiques qui de tout tems ont distingué les *Réfugiés François*, pénétrés de la plus vive reconnoissance pour les innombrables bienfaits dont la maison de nos rois a comblé nos pères, honorés nous mêmes des preuves les plus frappantes de la bienveillance du bon roi que Dieu nous a donné dans son



amour, ne partagerions nous pas les sentimens qu'inspire à la nation la fête de sa naissance? Et quand ce prince religieux et sensible, envisageant son peuple comme une grande famille dont il est le chef et le père chéri, nous fait annoncer solennellement en ce jour la double et brillante alliance, qui incorpore à l'auguste famille de nos rois deux Princes, la gloire et l'amour de deux grandes nations, unies à la nôtre par l'intérêt politique et par les liens plus sacrés encore d'une même croyance, \*) quand il nous demande nos bénédictions et nos prières pour ses enfans, qui sont les enfans de

\*) Ce sermon a été prononcé le jour où par ordre de S. M. se fit la publication en chaire du mariage de S. A. R. Monseigneur le Duc d'*Yorck*, Prince - Evêque d'*Osnabrück*, avec S. A. R. Madame la Princesse *Frédérique de Prusse*, fille aînée du Roi, fixé au 29 *Septembre*; et de S. A. S. Monseigneur le Prince héréditaire d'*Orange*, avec S. A. R. Madame la Princesse *Wilhelmine de Prusse*, seconde fille du Roi, fixé au premier *Octobre*.

la nation, vos coeurs attendris nous reprocheroient sans doute toute exhortation sur ce point, comme superflue et même injurieuse à votre sensibilité.

Bornons nous donc à proposer quelques réflexions simples et édifiantes sur le devoir que *Saint - Paul* preserit aujourd'hui. Pour vous aider à les retenir nous préférons la division la plus naturelle, et nous vous entretiendrons d'abord des motifs qui doivent nous engager à prier pour nos rois; nous indiquerons ensuite les conséquences pratiques qui résultent de l'observation de ce devoir. Puissé-je réussir à captiver votre attention et Dieu veuille ouvrir à mes paroles le chemin de vos coeurs! *Ainsi soit-il!*

## I.

Nous devons vous indiquer d'abord les motifs sur lesquels repose l'obligation de *prier pour les rois*, d'implorer souvent et avec ferveur sur leur personne,



leur famille et leurs entreprises la puissante bénédiction du *roi des rois*. Ces motifs sont faciles à découvrir, et vous en sentirez aisément la force.

L'amour que l'on porte à une personne est un premier motif de prier pour elle. Cet amour consiste à désirer ardemment le bonheur de celui qui en est l'objet, à saisir avec empressement tous les moyens de le procurer. Les efforts les plus soutenus, les travaux les plus pénibles, les plus grands sacrifices deviennent faciles et doux, on ne s'y refuse pas, on se trouve trop heureux de les accorder, quand c'est l'amour qui les exige, l'amour qui les récompense. Et il pourroit en coûter de former en faveur de ceux que l'on aime — quoi, mes chers auditeurs? — de simples vœux, de simples prières! L'on pourroit s'y refuser surtout quand ces vœux et ces prières si naturelles et si faciles, peuvent

avoir en même tems l'efficace la plus marquée! Or telles sont précisément des prières adressées à Dieu, seul dispensateur, dispensateur souverainement puissant et bon de tous les évènements, qu'il a réglés d'après un plan, dans lequel nos prières sont comprises et prévues. Oui certainement, quiconque est convaincu de l'existence d'un Être suprême respectera l'obligation si honorable, si utile, si douce en même tems, que la raison et le sentiment, de concert avec l'Evangile, nous imposent de lui adresser nos vœux et nos prières. Il saisira facilement la force des réponses triomphantes que l'on a faites aux vaines objections que des sophistes ont trouvé plaisir à inventer contre ce devoir; objections que nous avons plus d'une occasion de combattre dans nos instructions religieuses. Je vous demande maintenant, mes chers auditeurs, si vous croyez qu'il faudra pres-

B



icre à un tel homme de prier pour ceux que son coeur chérit? Croyez vous qu'un tendre père, une mère, des enfans, des amis pourront jamais se prosterner devant Dieu sans recommander les objets chéris de leur amour à sa puissante protection, à sa faveur paternelle? Ne sentez vous et n'éprouvez vous pas journellement que c'est là une des plus grandes douceurs de la prière? On pense si volontiers à ceux que l'on aime, on parle si volontiers d'eux, on aime tant à communiquer à d'autres l'intérêt qu'ils nous inspirent: et l'on oublieroit d'intéresser à leur sort la suprême bonté! On parleroit à Dieu sans les nommer! On ne penseroit point à eux en pensant à lui! La prière pour nos rois sera donc une conséquence naturelle des sentimens d'amour que nous leur devons.

Or, je ne crois point me tromper,

quand je place ce sentiment d'affection pour les souverains au rang des sentimens les plus naturels à l'homme dans l'état de société. On a beau dire, mes chers auditeurs, non, ce n'est point l'usurpation, la force et la crainte, c'est l'amour qui fit les premiers rois. Aux jours fortunés du monde naissant, chaque père étoit un roi honoré, adoré dans sa famille; et lorsque plusieurs familles se réunirent et formèrent les premières sociétés civiles, ce fut encore la confiance et l'amour qui choisit entre les pères de chaque famille le plus sage, le plus vertueux, le plus généralement aimé, pour lui confier le gouvernement paisible et facile de ces heureuses associations. Les cheveux blancs qui décoloroient sa tête lui servoient de couronne; aux jours de fête la jeunesse assemblée autour de lui ornoit cette tête chérie de fleurs au lieu de diadème; le bâton de la vieillesse



étoit son sceptre; sa longue expérience, ses lumières, ses vertus — c'étoit là son trésor et sa pourpre; l'amour des siens, telle étoit la garde qui veilloit à la porte de sa chaumière. Aussi trouve-t-on chez les hordes les plus sauvages ce sentiment d'affection pour le chef dont la sagesse et la vertu y ont mérité le premier rang. On les voit marcher sous ses ordres, s'empresse à le défendre, voler à son secours et sacrifier leur vie pour sauver la sienne. Plus les nations s'éclairèrent et se policent, plus je vois le sentiment dont je parle y gagner de force et de chaleur. Chez les nations civilisées il devient passion: les pères le transmettent aux enfans; et le nom d'amour, tout expressif qu'il est, semble trop foible pour désigner le vif intérêt que les rois inspirent chez ces peuples. Leur personne est véritablement sacrée, chacun s'empresse, chacun se réjouit de la con-

templer; les provinces et les villes se disputent leur présence; leur gloire, leur félicité devient celle du peuple entier; leur famille est la famille du peuple. Comme toute la nation s'alarme de leur moindre revers, s'agite au moindre danger qui menace leurs jours précieux! Que de gémissemens, que de larmes, quel deuil universel au moment où la mort les termine! J'en appelle ici, mes chers auditeurs, au souvenir encore récent et qui sans doute ne s'effacera jamais du coeur de personne, au souvenir du mémorable et douloureux événement dont nos larmes ont déjà consacré le quatrième anniversaire. Songez, mes chers auditeurs, songez à cette nuit cruelle où retentissoit dans nos murs l'accablante nouvelle de la mort du plus grand et du meilleur des rois. Rappelez vous vos propres sentimens et ceux de vos concitoyens à cette époque; dites si le tems



a pu les affoiblir: et que les larmes dont l'étranger même vient arroser le monument de *Frédéric* prêchent aux nations l'amour pour les rois.

Si néanmoins il se trouvoit quelqu'un qui taxât de préjugé ce sentiment d'affection pour les souverains, il me seroit facile de prouver que c'est un sentiment à la fois très juste et très utile.

Je dis un sentiment juste: personne n'en disconviendra, quand c'est le mérite et le choix unanime et libre du peuple, fondé sur ce mérite, qui défère la couronne à un prince. La chose est trop évidente pour y insister.

Vous en conviendrez également dans le cas où la naissance seule donne droit à la couronne, devenue, par arrêt même du peuple, héréditaire dans une famille privilégiée. Quoi? l'amour qu'ont mérité les vertus et les bienfaits des ancêtres du prince, héritier de leur sceptre, ne

nous intéresseroient pas d'avance en sa faveur, ne disposeroient pas nos coeurs à des sentimens d'amour, et s'il le faut à des sentimens d'indulgence pour lui! On se plaira à retrouver leurs traits sur son visage, leurs vertus dans son ame; et la nation acquittera volontiers dans sa personne la dette de reconnoissance qu'elle a contractée depuis des siècles envers sa famille. Famille chérie des *Hohenzollern*, mon coeur pourroit-il te refuser ici le tribut de son admiration et du plus tendre amour! Dès les âges les plus reculés on a vû sortir de ton sein des héros dont la postérité bénira l'immortel souvenir. Les plus grands noms de l'antiquité, ceux des *Achilles* et des *Cicérons* sont devenus chez toi des noms propres! Ne remontons, mes chers auditeurs, qu'à des tems voisins des nôtres. Depuis ce prince auguste dont le nom doit être gravé en caractères ineffaça-



bles dans les fastes du monde et dans ceux de l'église, dont le souvenir doit surtout être à jamais cher à la postérité de ces fugitifs infortunés, qu'il recueillit avec tant de générosité dans leur déplorable exil, depuis ce prince qui posa les premiers fondemens de la force et de la grandeur de l'état, quelle noble succession de princes dignes de bâtir sur ce fondement! Voyez l'un se revêtir de la pourpre des rois et ceindre du diadème son front digne de le porter. Voyez son successeur occupé du soin de soutenir et de rendre solide une grandeur naissante; voyez le, par la prudence des arrangemens et la sévérité de l'ordre, éga-ler ses forces à celles des plus anciennes monarchies. Nommer le héros immortel que l'Europe pleure encore avec nous, c'est nommer toutes les vertus qui font les grands rois. — Et tant de vertus, tant de bienfaits ne donneroient aux

descendans de nos bienfaiteurs aucun droit à notre amour !

Non sans doute, personne ne refusera cet amour au prince qui s'en montre digne par ses qualités personnelles. Remplissant tous les devoirs d'un père, il en a tous les droits. Ai-je besoin de vous dire combien ils sont acquis, ces droits sacrés, au monarque chéri dont nous bénissons le sceptre ? Peuples voisins, et vous habitans des contrées les plus distantes, auxquels il vient de donner la paix, c'est à vous de célébrer ses louanges. Et vous tendres épouses, mères, soeurs, enfans, à l'instant où un père, un frère, un fils, un époux échappé aux dangers des combats, sont venus se précipiter dans vos bras, les larmes de votre joye ont été l'éloge le plus digne de mon roi et le plus cher à son coeur.



Enfin il n'est pas moins vrai que les peuples ne devraient pas se hâter de refuser l'amour même à un roi qui ne sauroit point le mériter par ses vertus. Les sujets devraient alors, comme les enfans qui ont le malheur d'avoir un mauvais père, distinguer la personne de ses qualités. Ils pourroient, ils devraient gémir et s'affliger des qualités, mais l'amour, ainsi que le respect, seroient toujours dûs à la personne. Si le prince ne montreroit que de l'incapacité, il seroit bien injuste de lui en faire un crime. La naissance l'a condamné à porter le fardeau de la couronne; et nul homme ne se donne à lui-même les qualités éminentes, les grands talens qui sont des présens du ciel. Et que d'excuses les erreurs, les plus grands égaremens des princes ne trouvent-ils pas dans les circonstances même de leur naissance et de leur éducation, dans l'intérêt que tant

d'hommes trouvent à les flatter et à les corrompre.

J'ai dit que l'amour pour les rois est un sentiment utile aux sociétés; et je le prouve en deux mots. Cet amour est pour les bons princes, il devient pour les plus mauvais même, un encouragement, le plus puissant encouragement à travailler au bonheur de la nation. Ils s'efforcent alors, à moins de leur supposer un degré, heureusement bien rare, de la plus monstrueuse insensibilité, accompagnée d'une entière stupidité; ils s'efforcent de payer l'amour des sujets par un amour réciproque. L'indifférence au contraire, les murmures et la haine du peuple inspirent au prince un éloignement pour le peuple, dont ce dernier souffre toujours. On se plaint quelquefois de l'insensibilité, de l'indifférence des rois pour la chose publique. Hélas! ce seroit bien-plûtôt à eux de se plaindre



de l'indifférence, de l'insensibilité, disons plus, de la cruelle injustice des sujets! Avec quelle sévérité on les juge d'ordinaire! Comme on leur tient peu de compte des plus grandes qualités et des meilleures intentions! Comme on ravale leurs vertus! Comme on exagère leurs fautes! Quel défaut d'indulgence pour leurs foiblesses! Quelle précipitation dans les jugemens! Quelle disposition fatale à tout censurer chez eux, à exiger d'eux l'impossible! Voulez vous obtenir l'amour de vos rois; songez y, l'amour ne s'achète qu'au prix de l'amour. *J'exhorte que l'on fasse des prières, des requêtes. des supplications et des actions de grâces pour les rois:* la prière pour les rois est une conséquence naturelle de l'amour qui leur est dû.

Mais si l'amour conduit à implorer par des prières ferventes et réitérées la bénédiction divine sur ceux au bonheur

desquels il s'intéresse, ces prières doivent être proportionnées, en second lieu, à la situation de ceux qui en sont les objets. Plus cette situation sera critique, plus elle leur rendra nécessaire une abondante mesure des grâces du ciel, plus il sera naturel et raisonnable de les solliciter pour eux. Pourquoi donc alors, direz vous, pourquoi fatiguer le ciel de *prières*, de *requêtes* et de *supplications pour les rois*. Les rois, ces hommes privilégiés à qui le ciel favorable prodigue dès leur naissance honneurs, richesses, plaisirs, tous les biens en un mot que peut désirer un mortel, les rois ont-ils besoin de nos prières? Réservons les pour tant d'infortunés, qui du berceau jusqu'à la tombe languissent dans la misère, dans les souffrances et dans l'oppression. Et l'exhortation de *Saint-Paul* ne seroit-elle pas bien plus digne d'un Apôtre de la charité, si, après nous avoir invité à



*prier pour tous les hommes*, il recommandoit surtout à nos prières, non les rois et les grands, mais les petits, les foibles et les pauvres?

Considérons attentivement et sans préjugés la situation des rois. Dépouillons les du brillant extérieur qui les environne et nous éblouit au point de nous faire envisager leur position comme la plus douce et la plus aisée. Nous sentirons alors que la sagesse et la charité de l'Apôtre ne se démentent point en cette occasion; nous avouerons que s'il faut *prier pour tous les hommes*, peu d'hommes ont plus besoin que les rois de nos *prières, de nos requêtes et de nos supplications*.

Non certainement, il n'est aucune vocation qui impose un plus grand nombre de devoirs et des devoirs plus difficiles que celle des dominateurs du monde. Ils sont hommes ainsi que nous, as-

sujettis aux mêmes foiblesses, aux mêmes passions. Mille circonstances concourent même à les y assujettir, eux plus que le reste des humains; et l'on exige d'eux, et leur vocation demanderoit des lumières, des vertus, une vigueur, une activité plus qu'humaines. Gouverner des milliers d'hommes, et - ce qui souvent est plus difficile encore, se gouverner soi-même; procurer le bien-être de chaque famille, assurer en même-temps le bien général de l'état, qui souvent demande le sacrifice de quelques particuliers; veiller sans cesse à la félicité intérieure de la patrie, et en même-temps tenir constamment les yeux ouverts sur les états voisins et éloignés pour maintenir au dehors la sûreté et l'honneur de la nation; dans les négociations unir à la bonne foi une sage politique; le sang-froid et l'ardeur martiale au champ des combats; combiner, régler



tant de ressorts innombrables et quelquefois si délicats, de la force et du mouvement bien ordonné desquels dépend la félicité générale; tenir d'une même main la balance de la justice, l'épée du combat, et la plume qui calcule et pèse exactement les revenus et la dépense de l'état; maintenir la pureté des mœurs et de la croyance, sans violenter les esprits ni gêner les consciences; inspirer la crainte à tous, et gagner à la fois l'amour de tous; accorder aux hommes éclairés et vertueux une sage confiance, et modérer cette confiance; être absolument forcé d'employer une multitude d'administrateurs subalternes, et demeurer seul responsable aux yeux de la nation — voilà, mes chers auditeurs, une esquisse rapide et très imparfaite de l'effrayant tableau des devoirs du prince.

Ce tableau vous effrayera doublement,

si vous songez ensuite à tant d'obstacles, à tant de barrières que le meilleur prince rencontre à chaque instant dans la pratique des devoirs, en eux-mêmes déjà si pénibles, de sa vocation. Je n'entreprendrai point ici d'en faire la longue énumération. Je n'insisterai que sur une seule circonstance. Le secours étranger est absolument indispensable au prince même qui réunit aux talens les plus distingués la plus infatigable activité. Or, quelle que soit la prudence du prince dans le choix si décisif des personnes auxquelles il demande le concours de leurs lumières, de leur activité, de leurs vertus, hélas! on les voit d'ordinaire intéressés, uniquement occupés à le flatter, à l'endormir dans la sécurité, à le tromper sans cesse, à établir leur propre fortune sur les débris de la félicité publique. Malheur à ces traîtres! Les larmes et le sang du peuple crieront un jour

C



*vengeance au ciel* \*) contre eux. Malheur, malheur surtout au prince, qui par indolence, ou par une excessive confiance, abandonne à leurs perfides mains le sort des peuples!

Que les souverains sont donc à plaindre! et que cette façon de parler vulgaire: *heureux comme un roi*, me semble absurde et insensée! Plus leurs intentions sont droites, plus il doit être déchirant pour eux de les voir sans cesse méconnues et traversées. Ah! mes chers auditeurs, quel motif de prier pour eux, de demander tous les jours au ciel qu'il leur donne les qualités de l'esprit et du coeur dont ils ont un si grand besoin, qu'il dirige favorablement pour eux, dès les premiers jours de leur vie, les événemens et les circonstances, dont l'influence est si décisive, qu'il daigne surtout rassembler autour d'eux des con-

\*) Genese IV. 10.

seillers sages et prudents, des hommes éclairés, vertueux, leurs vrais amis et *les amis de l'humanité!*

Joignons enfin à la considération de la difficulté des devoirs du prince celle de leur importance. Cette importance est telle que notre intérêt personnel, l'intérêt du bonheur de tant de provinces, de cités et de familles dont la réunion forme un état, donnera nécessairement à nos prières pour le souverain toute la ferveur et la vivacité dont nos coeurs sont susceptibles. Aussi l'Apôtre insiste-t-il principalement sur ce dernier motif, comme étant le plus propre à faire sur tous les esprits une forte impression. Il nous *exhorte à prier pour les rois*, et, *c'est*, dit-il, *afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille en toute piété et honnêteté*. Oui, Chrétiens, et c'est là une vérité qu'il importe de faire retentir souvent à l'oreille des



rois: malheur à eux si elle ne pénètre pas jusqu'au fonds de leur ame, si elle n'y porte pas un trouble religieux, une frayeur salutaire! Oui, le caractère et la conduite des rois décide du sort des nations. Les vertus d'un seul homme, quand la volonté du Très-Haut lui décerne la couronne et le sceptre, semblables à ces sources bienfaisantes, qui de la cime de quelque mont élevé vont rafraîchir et féconder au loin les contrées les plus distantes, les vertus d'un seul homme rendent heureux des hommes par milliers; comme aussi les crimes d'un seul sont un fléau public; tel ce nuage menaçant, qui se promène sur nos têtes, vomissant la grêle qui dévaste nos guérets, l'éclair qui consume nos villes, la foudre qui nous écrase. Telle est la nature de l'intime relation qui subsiste entre les rois et les peuples qu'aucun sentiment, aucune démarche des rois ne

peut demeurer indifférente et sans conséquence pour les peuples. Aussi consultez l'histoire, celle des tems modernes et des âges les plus reculés. Vous y verrez l'élévation ou la décadence, l'infortune ou la prospérité des états, ayant pour principe et pour mesure les qualités de leurs dominateurs. Un seul bon prince illustre souvent et fait fleurir la nation jusqu'alors la plus obscure et la moins heureuse; comme aussi le peuple le plus fortuné, le plus célèbre déchoit et dégénère avec une effrayante rapidité sous le sceptre de fer d'un seul mauvais roi. *Prier pour les rois* c'est donc prier pour nous-mêmes, *notre paix et notre tranquillité*, pour le règne de *l'honnêteté*, de la justice, des mœurs et de la *piété* dans nos provinces, dans nos cités, dans nos campagnes et dans nos familles. N'est-ce donc pas *prier* pour nos plus chers intérêts? Peut-on, sans la plus inconce-



vable et la plus criminelle indifférence pour ces intérêts sacrés, envisager froidement et le coeur sans émotion les rois, leurs enfans, qui décideront un jour du sort des nôtres! Fussions nous assez insensibles pour ne point aimer nos rois, assez peu éclairés pour ne pas sentir le besoin qu'ils ont de nos prières, ah! notre propre intérêt suffiroit seul pour tirer de nos coeurs et pour placer sur nos lèvres, en leur faveur, *des prières, des requêtes, des supplications et des actions de grâces.*

## II.

Il en est de la prière comme de tous les actes religieux que Dieu nous prescrit. Qui oserait lui contester le droit de nous les imposer, comme autant d'hommages dûs à sa suprême puissance? Telle est cependant sa bonté paternelle que s'il les exige de nous, c'est principalement en considération des avantages que nous

pouvons en retirer nous mêmes. Tout acte religieux, quand on ne le réduit pas à une simple et vaine formalité, mais qu'on y procède avec les sentimens qu'il suppose, a nécessairement des utilités pratiques, qui en décident le prix.

Je destinois la seconde partie de ce discours à développer les conséquences pratiques infiniment utiles, que je vois résulter de l'observation du devoir que *Saint - Paul* nous recommande aujourd'hui. La crainte de passer les bornes prescrites à nos exercices religieux m'oblige à les indiquer rapidement.

On peut ranger ces conséquences en deux classes, selon qu'elles se manifestent ou bien de la part des rois, ou bien de la part des sujets.

De la part des rois. Je ne dirai point que *nos prières* attirent sur eux la bénédiction divine, Dieu déclarant par la bouche de l'Apôtre qu'elles *lui sont*



*agréables* et qu'il se plaît à les exaucer. Vous ne m'objecterez pas que le sort des empires et celui des particuliers étant irrévocablement décidé par les décrets immuables de l'éternelle sagesse, et la prière pour les rois ne pouvant rien y changer, elle est donc inutile. Vous savez trop par quelles sages raisons Dieu a prévu nos prières même et résolu de les comprendre dans les décrets de sa providence. Je vous inviterai seulement à peser un seul avantage inappréciable qui ne semble résulter pour les rois des prières que la nation présente au ciel pour eux. Elles servent à leur rappeler sans cesse l'idée salutaire de la dépendance où ils sont à l'égard de l'être infini, et du compte qu'ils auront à lui rendre un jour de leur administration. Nos philosophes aiment à répéter aux dominateurs des nations que l'indépendance absolue, dont l'adulation les flatte

et qu'osent ambitionner les tyrans, est une chimère trompeuse. En effet, peut-on en douter? Les rois doivent originai-  
rement au choix libre des peuples le pouvoir qui leur fût accordé. Ce pouvoir réside essentiellement dans le corps de la nation. Elle même les en a rendus dépositaires. Comme ils lui sont redevables des titres de leur suprême puissance, c'est d'elle aussi qu'ils tiennent les moyens de l'exercer: c'est à l'industrie, à l'activité, aux contributions de chaque sujet qu'ils doivent et leurs riches trésors, et leurs formidables armées, et tout l'éclat qui les environne, toutes les prérogatives qui les distinguent. Ces vérités sont incontestables, il est bon de les retracer aux princes comme devant servir de base à leur administration. Mais seroit-il moins utile de ramener souvent leur esprit à l'idée du suprême auteur des sociétés humaines, du pre-



mier dispensateur, qui sera aussi le dernier juge de toute puissance humaine? Dans le fonds, à la distance où nous sommes du contrat primitif entre les peuples et les rois, ces derniers pourront en perdre de vue la base et les conditions. L'humble obéissance des sujets fidèles, plus encore l'adulation servile des courtisans leur persuadera trop aisément qu'ils sont entièrement indépendans. Cette flatteuse erreur est la source funeste de laquelle dérivent presque tous les crimes qui deshonnorent les rois autant qu'ils affligent les nations. Voulez vous en guérir le prince, qui se laisse aveugler par elle, ah! conduisez le dans quelqu'un de ces sanctuaires consacrés à l'adoration du Très-Haut; qu'il voye la multitude de ses sujets, qu'il voye les plus puissans d'entre eux, qu'il voye ses timides adulateurs eux-mêmes prosternés au pied d'un trône plus élevé que les

trônes les plus élevés de la terre et faisant monter vers ce trône éternel *leurs prières, leurs requêtes, leurs supplications et leurs actions de grâces* en sa faveur. Déjà son coeur s'émeut et s'attendrit; lui-même s'humilie devant son Dieu. Il lui rend hommage de sa puissance. Il en découvre et l'origine et la destination. S'il a eu le malheur d'en abuser, quel moment pour le reconnoître avec effroi que l'instant où il se voit confondu avec ses frères au pied du même tribunal devant lequel il lui faudra comme eux, comparoître un jour!

J'ai dit enfin que la prière pour les rois a sur l'esprit même des peuples des influences salutaires.

En priant pour les rois ils apprennent d'abord à les envisager sous le point de vue le plus propre à leur inspirer, à fortifier dans leur ame des sentimens de vénération et d'amour pour eux. Adresser



à Dieu *des prières, des requêtes, des supplications et des actions de grâces pour les rois*, c'est en effet reconnoître que les rois sont dépositaires d'un pouvoir, à l'administration duquel Dieu lui-même les a destinés; c'est s'engager, en présence de Dieu, à les respecter, à les chérir, comme étant, dans sa main, des instrumens consacrés à procurer le bonheur des nations. J'avoue que j'ai peine à comprendre la répugnance de plusieurs écrivains modernes à employer une belle expression, que l'usage avoit en quelque - sorte consacré jusques ici. Ils n'aiment point que l'on nomme les rois *les images de Dieu sur la terre*. Ah! plutôt - au - ciel que les rois n'ambitionnassent jamais d'autre titre d'honneur que celui là. Ils sont les images du Démon, quand ils préfèrent les titres odieux de conquérans et d'usurpateurs. Ils seront justes, humains, sensibles et compatissans, s'ils aspirent à nous retracer

l'image de ce Dieu, qui unit à la suprême puissance l'infinie bonté. Combien alors ce titre les rendra chers à leurs peuples! Comme l'amour des peuples gagnera à devenir un sentiment religieux!

Il y a plus, mes chers Auditeurs, et des sujets qui auront avec autant de sincérité que d'ardeur imploré la bénédiction divine sur leur roi, seront mieux disposés à remplir scrupuleusement tous les devoirs de sujets. Sans compter qu'ils aimeront d'avantage les rois et que l'amour rend plus facile tout ce que l'amour exige; ce seroit une contradiction trop manifeste, trop déraisonnable et trop impie de prier Dieu pour le bonheur et la prospérité des rois, et de refuser en même tems d'y concourir nous mêmes de toutes nos forces et avec toute l'activité d'un zèle ardent et scrupuleux à remplir chacun les devoirs de notre vocation, du poste qui nous est assigné dans l'état. Or



l'état est une machine compliquée, dont la perfection tient au mouvement bien ordonné de toutes les roues qui la composent, depuis la première jusques à la dernière et la moins importante en apparence.

Heureux donc, mes chers auditeurs, heureux le roi dont le peuple animé des sentimens de la piété, y trouve les plus puissans motifs d'amour pour la patrie et d'un zèle ardent à la servir! Princes de la terre entretenez, animez par tous les moyens possibles et par le plus efficace de tous, votre exemple, animez, entretenez dans le coeur de vos sujets les sentimens de la piété. Vous serez les premiers à y gagner beaucoup. Unissez vos prières à celles de la nation. Priez avec elle, priez pour elle et ses prières pour vous auront un nouveau degré de ferveur.

Heureuse la nation dont le roi convaincu de ces grandes vérités, en fait la règle de ses sentimens et de son administration! Elle trouvera toujours en lui un bienfaiteur généreux, un tendre père. Alors toutes les prières qu'elle fera monter vers le ciel en sa faveur, seront *des actions de grâces* au Dieu qui daigna, dans son amour, lui accorder un bon roi, le plus beau présent qu'il puisse faire à un peuple.

Aujourd'hui, mes chers auditeurs, nous sommes chargés de la part même du souverain de vous demander vos prières à l'occasion des intéressantes solennités qui se préparent pour la maison de nos rois. Ces prières aussi ne seront que *des actions de grâces*. Que de sujets n'avons nous pas d'en rendre au ciel. Peu de nations ont eu le précieux avantage de se voir gouvernées par une succession de princes, tels qu'ont été les nô-



tres, depuis les siècles les plus reculés. L'héritier de leur sceptre est aussi l'héritier de leurs vertus. Bienfaiteur de sa nation, il l'a été des nations voisines, de l'Europe entière et des peuples même de l'Orient, qui déjà sont venus lui payer le tribut de leur reconnaissance. Il lui suffisoit de vouloir les sanglans triomphes du conquérant pour les obtenir. Et que de larmes les eussent arrosé! Que de familles, aujourd'hui paisibles et fortunées, eussent été plongées dans le deuil! Que de veuves et d'orphelins eussent fait retentir de leurs sanglots ces voûtes sacrées! Mais son ame généreuse et sensible a dédaigné ces triomphes. Il a présenté à l'univers sa redoutable épée; et déjà les nations ont remis le glaive dans le fourreau; et déjà parmi nous succèdent à l'effrayant appareil des combats, les plus touchantes solennités. Seroit-il nécessaire de vous exhorter à y prendre

part? Pères et mères, heureux au sein de votre famille et qui devez à la sage modération du prince la conservation de vos enfans, vous n'aviez pas besoin, sans doute, que ce bon prince vous invitât à joindre vos prières aux vœux de son coeur paternel pour deux enfans chéris, dont le bonheur va désormais être inséparablement attaché à celui de deux illustres nations, alliées de la nôtre. Oui, les prochaines solemnités seront pour nous tous des jours de fêtes; et témoin de nos sentimens patriotiques, notre monarque auguste y répondra sans cesse par les plus tendres affections pour son peuple. *Ainsi nous vivrons tranquilles et paisibles. Ainsi la paix sera dans nos murs, la prospérité dans nos palais, \*) dans nos villes et dans nos hameaux. Ainsi nos neveux posséderont l'héritage \*\*)* de nos sentimens et de no-

\*) Ps. CXXII. v. 7.

\*\*) Ps. XXXVII. v. 11.



tre prospérité, quand nous irons recueil-  
lir *dans les cieux l'héritage* \*) que Dieu  
réserve aux siens et que mon coeur dé-  
sire ardemment de partager avec vous.  
*Amen !*

\*) Coloss. I. v. 12.









Fl 4488 m

ULB Halle  
007 668 880

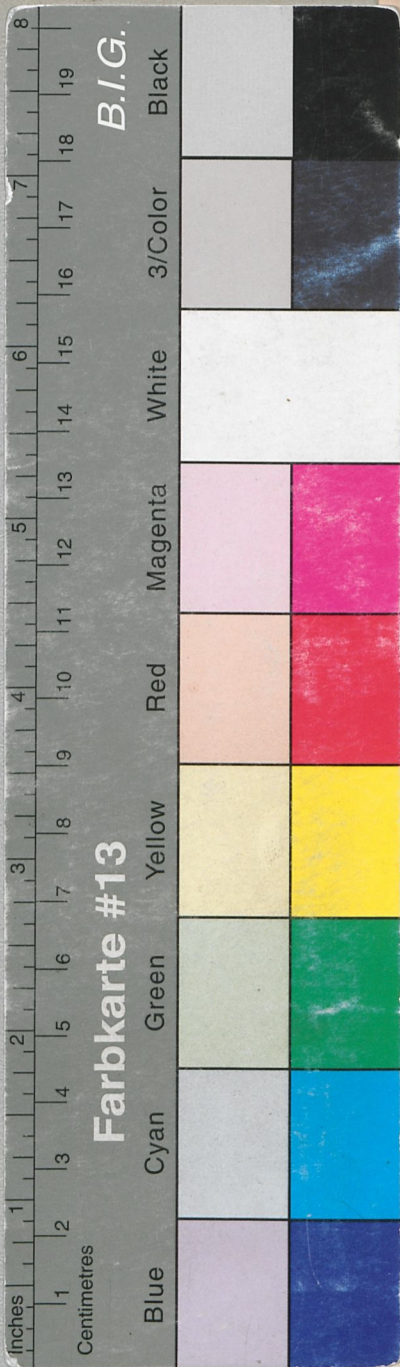
3



VD 18







S E R M O N  
SUR LE DEVOIR DE PRIER POUR  
LES ROIS.

PRONONCÉ  
DANS L'EGLISE FRANÇOISE DE POTSDAM  
LE 25. SEPTEMBRE 1791

JOUR DE NAISSANCE  
DE SA MAJESTÉ.

A L'OCCASION



DES PROCHAINES SOLEMNITÉS DE LA COUR

PAR

MONSIEUR ERMAN.

MINISTRE DU SAINT EVANGILE ET PASTEUR DE L'EGLISE  
RÉFORMÉE FRANÇOISE DE POTSDAM.



BERLIN,

IMPRIMÉ CHEZ JEAN FRÉDÉRIC UNGER.